

Albert Dürer, dans le Crucifiement de sa *Grande Passion*, revient aux errements du passé : sa Vierge est défaillante.

Le cardinal Cajetan, son contemporain, écrivit un traité pour protester contre cette pose antitraditionnelle. Sa voix fut entendue. A partir de cette date, la tradition chrétienne reprend ses droits. Dans la belle toile de Van Dyck, gravée par Bolswert, admirez la grave attitude de Marie : Ses yeux lamentablement fixés sur son Fils laissent percer son immense douleur, mais par un effort héroïque de volonté, elle met une digue aux flots d'amertume qui l'inondent ; elle les empêche de déborder hors son âme, et ses deux mains, dans un geste sublime, semblent dire au Père éternel : « Père saint, prenez-la, cette douce victime, je vous l'offre, je vous la sacrifie. »

Ces belles Vierges traditionnelles, grâce à Dieu, ont prévalu. Au pied du fameux Christ de Lyon, se trouve taillée dans le bois, une ravissante Pietà, conforme au récit évangélique : « C'est une œuvre d'art d'un grand style. Les deux bras se croisent douloureusement sur la poitrine... son noble et touchant visage porte les reflets de la maternité divine qui, jusqu'ici, avait fait son bonheur... Le voile, dont les pans pèsent sur sa tête, laissent le visage entièrement à découvert et ses yeux enflés, ses paupières appesanties n'ont point de larmes, comme il convient aux douleurs profondes, et comme il sied à un cœur qui s'est mis en intelligence avec celui de son Fils immolé sur la Croix (1). » Guidé par le texte sacré, Jean Guillermin a fait de la Mère des douleurs, le digne pendant de l'Homme des douleurs. A défaut de l'Évangile et de la tradition, l'artiste aurait pu trouver un modèle achevé de la Mère des douleurs dans une tapisserie en soie, laine et or, exécutée dans les vingt premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, et conservée au musée du Cinquantenaire, à Bruxelles. Quelle expression dans le regard de Marie fixé sur le corps de son Fils (2) !

L'auteur de cette tapisserie aurait pu lui-même s'inspirer du tableau bijou, conservé au même musée, où Roger Van der Weyden représentait, deux siècles plus tôt, le Christ mort, sur les genoux de la Vierge. Impossible de ne pas être ému en voyant cette tête de la mère si affectueusement collée sur le front glacé de son Fils.

Bien belle encore dans son calme tout céleste est la physionomie de la *Mère des douleurs*, telle que nous la représente le pinceau de Sasso Ferrato. L'amour sur les traits de Marie semble transfigurer la souffrance.

L'école Vénitienne, sensuelle et naturaliste, ne comprenait rien à ces sentiments de componction qu'interprète si bien la foi de l'école Flamande.

Paul Véronèse, — nous pouvons l'affirmer, — n'avait médité ni l'Évangile, ni le *Stabat*, avant de prendre le pinceau ! S'il avait puisé à ces sources pures de l'Écriture ou de la liturgie, aurait-il jamais dans sa crucifixion de Venise, représenté la Sainte Vierge d'une manière si peu séante ? Dites-moi, peut-on reconnaître la Mère de Dieu, la prêtresse de la loi nouvelle, la sacrificatrice magnanime dans cette femme insignifiante, placée en troisième plan et tombant à la renverse dans les bras de ce petit homme qui doit être saint Jean ?

Un grand peintre de nos jours a été mieux inspiré : Paul Delaroche, nous en avons dit un mot, s'est plu à peindre la Vierge dans ses rapports avec son Fils souffrant, agonisant, mourant.

Ici, il représente Marie au pied de la croix ; sur une autre toile, il montre Notre-Dame revenant du Golgotha ; l'année même de sa mort, il peignait « La Vierge con-

1. Abbé Guinand, *Le Christ de bois de Jean Guillermin*. — Mémoire lu à l'Académie de Lyon (pages 38 et 39), 1<sup>er</sup> avril 1884.

2. Cette tapisserie, conservée sous verre, a, dit-on, une valeur de cent mille francs.

templant la couronne d'épines ». Sujets chers, de tout temps, à la piété chrétienne ; pas d'église aux âges de foi, où, comme pendant au crucifix, où, comme complément au chemin de croix, on ne vit la Sainte Vierge tenant amoureusement sur ses genoux le corps inanimé de son fils contemplant douloureusement sa couronne d'épines, ou baisant respectueusement ses plaies.

Chrétien, enfant de la Croix, veux-tu, comme Marie, être l'ami vrai du Crucifix, n'oublie pas les gémissements de ta mère, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris* ! « Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices périeuses, souviens-toi des pleurs de Marie et n'oublie pas ses gémissements, *gemitus matris tuæ ne obliviscaris*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la voie droite, que l'occasion, le mauvais exemple, ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère, *ne obliviscaris* (1). » Surtout n'oublie pas ses exemples ; n'oublie pas que Marie au pied du crucifix nous prêche la force dans la douleur — et laissant aux petits chrétiens les petites dévotions doucereuses et féminines, accepte, comme la Mère des douleurs, accepte, — le regard sur le crucifix, — l'épreuve sans faiblir, tiens-toi près de la Croix sans chanceler, laisse pénétrer le glaive dans ton sein sans murmurer. — Dans la lutte, dans le sacrifice, dans l'agonie de l'âme, sois comme Marie, près du Crucifix, toujours debout, jamais abattu : *Stabat* !



## II. — JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ.

Le Crucifix, planté sur le Golgotha, eut un autre ami, ami intime ; c'est Jean, l'apôtre vierge.

Jean était à la croix, près de la Vierge en pleurs ;  
Il partageait le deuil qu'il devait nous redire :  
L'apôtre de l'amour fut témoin du martyre ;  
Seul des Douze il connut les divines douleurs ;  
Seul prêtre, à cet autel de l'auguste agonie,  
Il vit clouer son Maître, il vit couler son sang ;  
Il entendit l'appel du Juste au Tout-Puissant  
Et le pardon suprême et la plainte infinie (2).

Jean recueillit avec amour et le legs et les leçons du Calvaire. Dévoué à Marie, tant qu'elle vécut, il vivait de son souvenir quand elle fut remontée au Ciel. Selon une vieille tradition (3), deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de la Sainte Vierge. Saint Jean, tout entier à la douleur de cette séparation, soupirait après le jour où il lui serait donné d'aller revoir au ciel celle qu'il avait tant aimée sur la terre... sous le coup des pensées douloureuses qui l'absorbaient, il aimait à diriger ses pas vers les lieux qui lui rappelaient le souvenir de Marie, vers le Calvaire.

1. Bossuet : premier sermon sur la Compassion.

2. Père Delaporte, *Œuvres*, chez Retaux.

3. Rapportée par Marchese dans son *Journal de Marie*.

Or, un jour, le Sauveur, pour le consoler, lui apparaît accompagné de sa Mère, et l'Apôtre bien-aimé entend celle-ci solliciter de son divin Fils une grâce particulière en faveur des âmes dévouées à sa compassion, grâce que Notre-Seigneur accorda aussitôt, promettant que quiconque serait fidèle à invoquer la Vierge *par ses douleurs*, mériterait de faire avant sa mort pénitence de ses péchés et d'être préservé de l'enfer. Comme Jean avait recueilli le legs du Calvaire, ainsi il recueillit les leçons du crucifix. Ces leçons d'amour et de dévouement, il ne les oubliera pas. Il les répétera toute sa vie à ses disciples. « Dieu nous a aimés le premier, leur dit-il, et il a envoyé son fils, propitiation pour nos péchés... » A cette vue de Jésus, victime sur l'autel de la Croix, « Croyons, dira-t-il encore, à la charité qu'un Dieu a pour nous... aimons à notre tour, non pas en parole ou par la langue, mais en œuvre et en vérité. » — C'est bien la vraie dévotion du crucifix que saint Jean nous prêche là. La dévotion au Crucifix, ce n'est pas la dévotion aux douceurs sensibles, la dévotion aux belles paroles, c'est la dévotion à Jésus, traduite en actes. « *Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua sed opere et veritate* (1). »

Nulle part peut-être, nous n'avons vu Jean mieux compris par l'art chrétien (2), que dans le tableau de Van Dyck, gravé par Bolswert. Le disciple est doucement incliné sur celle qui va lui être donnée pour mère ; c'est le moment auguste,

Où, du haut de la Croix, le doux Agneau de Dieu,  
Oubliant sa souffrance et songeant à la nôtre,  
Dit à la Vierge Mère, en lui montrant l'Apôtre :  
« Femme, voilà ton fils ! »

Son regard est bien expressif encore et bien touchant dans cette peinture de Lucas Signorelli dont nous avons critiqué tout à l'heure la Vierge défaillante.

Jean fut un intime ami du Crucifix, parce qu'il était vierge ; c'est cette pureté de corps et de cœur qui, au dire des saints Pères, lui avait déjà valu de reposer à la Cène sur le sein du Sauveur, et qui, au pied du Crucifix, lui valut encore de se voir donner Marie pour Mère.

Chose étrange et consolante ! à côté de l'Apôtre Vierge, au pied du Crucifix, nous voyons la pauvre pécheresse... Dieu a voulu montrer par là à l'humanité que la dévotion au Crucifix n'est pas une dévotion fermée, réservée aux seules âmes d'élite, mais qu'elle est la dévotion ouverte à tous, même aux pécheurs, oserais-je dire, sur-tout aux pécheurs ?

En réunissant au pied de la Croix Jean, le disciple bien-aimé, et Madeleine, la pécheresse, Dieu a voulu nous apprendre que les plaies du Crucifix sont offertes à toutes les lèvres, aux lèvres des vierges pour les récompenser, aux lèvres des convertis, pour les purifier encore.

1. Première épître de saint Jean, III, 4.

2. Pour la statuaire, le saint Jean l'Évangéliste de Donatello, est, dit-on, la figure la plus grave et la plus grandiose que le XV<sup>e</sup> siècle ait créée.



### III. — MADELEINE LA PÉCHERESSE.

CE que Madeleine aime le plus dans le Crucifix, ce sont les deux pieds transpercés par les clous ; dans la maison de Simon le Pharisien, n'avait-elle pas élu domicile près de ces pieds bénis ? ne les avait-elle pas couverts de baisers ? ne les avait-elle pas arrosés de ses larmes et de ses parfums ? ne les avait-elle pas essuyés de ses longs cheveux ? n'est-ce pas aux pieds de Jésus qu'elle a entendu le Sauveur se faire son avocat, et plaider sa cause devant l'orgueilleux Pharisien ? n'est-ce pas tandis qu'elle tenait ses pieds enlacés, qu'elle a ouï cette parole, si douce à son cœur : « En vérité je te le dis, il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ? » n'est-ce pas après un dernier baiser donné à ces pieds adorables, qu'elle a vu les lèvres de Jésus s'agiter et lui murmurer cette délicieuse parole : « Va en paix ? » Oui, elle est partie, le cœur plein de paix, mais aussi plein de souvenir... Elle n'oubliera plus ce Jésus si pardonnant ; elle l'aimera vivant, elle l'aimera mourant. Quand, à l'heure de la Passion, les Apôtres s'enfuient, Madeleine gravit les rampes du Calvaire, et quand Jésus est cloué à la croix, Madeleine est là, près de lui ; les soldats farouches... elle ne les craint pas ; son amour bannit toute frayeur.

Adstare non timet cruci !...  
Truces nec horret milites,  
Pellit timorem caritas.

Comme au banquet du Pharisien, blessée d'une blessure d'amour, elle lave de ses larmes les pieds ensanglantés ; elle les essuie de ses cheveux, elle les baise de sa bouche.

Amore currit saucia  
Pedes beatos ungere,  
Lavare fletu, tergere  
Comis, et ore lambere !

Les artistes chrétiens ont éprouvé un singulier plaisir à représenter Marie-Madeleine aux pieds de Jésus. Il y avait dans l'attitude de la Mère de Dieu devant la Croix quelque chose de si divinement grand, une douleur à la fois tellement poignante et tellement maîtrisée, que leur pinceau tremblait devant l'auguste modèle ; mais quoi de plus humain, de plus tendre, de plus passionné que le type de Marie-Madeleine ? Est-il étonnant que l'art chrétien l'ait exprimé avec tant de vie et sous des formes si variées ?

Dans la fresque de Péruçin à Florence (église Sainte-Madeleine de Pazzi), Madeleine est agenouillée, à quelque distance de la croix, les mains jointes, les yeux sur les pieds du Sauveur, calme et recueillie ; elle semble entendre Jésus lui disant encore : « Madeleine, que ton âme soit en paix. »

Dans le tableau de Jordaens, elle est affaissée, plongée dans une immense douleur.

Le Rubens du Louvre nous montre en Madeleine l'amour dominant la douleur : elle baise affectueusement les pieds du Christ.

Sur la toile de Van Dyck, elle enlace la croix de ses bras et pose doucement son front sur les pieds, tout près des clous.

Parmi les modernes, Prud'hon, ce peintre voluptueux, qui a si mal compris le